

Débat

Question : Un point fondamental dans la fondation des États-Unis d'Amérique figure dans le préambule de la Constitution : l'affrontement entre les partisans de Locke et la philosophie libérale, coloniale, impériale britannique. D'un côté, le droit inaliénable à la vie, à la liberté et à la propriété et, de l'autre, ce qui a été finalement inscrit dans la Constitution américaine : le droit inaliénable à la vie, à la liberté, et à la recherche du bonheur. Ce droit, inscrit dans la Constitution, a depuis été trahi par les États-Unis et par l'ensemble des pays du monde.

Cette recherche du bonheur devait être appliquée pour le bien de tous, le bien commun. Or, aujourd'hui, on se trouve dans la situation inverse. Pourquoi ? Parce que le désir de possession se reflète

dans l'accumulation de capital fictif, évoquée à juste titre par Rosa Luxembourg. Cela signifie que l'on accumule des choses sans créer de richesse, mais en la détruisant. C'est particulièrement le cas avec la destruction du capital humain. Aujourd'hui les directeurs des ressources humaines vous avouent que ce sont les licenciements qui sont le plus profitable à une grande société, car ils sont amortis en deux ans. Le profit financier ainsi créé, parfois même grâce à la réduction des charges sociales, est investi par la société dans l'achat de ses propres actions et entretient un capital fictif.

Parallèlement, un capital physique productif est détruit, non sans un recul technologique. Par exemple, à Bucarest, on produit des Logan avec des travailleurs nord-coréens payés 100 à 150 euros par mois et quelques Roumains payés 200 ou 230 euros. Recul technologique, exploitation du capital humain, destruction culturelle. Ce n'est pas une économie fondée sur la recherche du bien commun, mais une économie de dressage dans laquelle on formate des gens, avant de les jeter une fois qu'ils ont été utilisés.

Dans ces conditions, comment trouver un terrain adéquat pour une lutte qui devient internationale tout en se reflétant à l'échelle locale ? Croyez-vous qu'il soit possible de définir un mouvement ?

2^e question : Pourriez-vous nous expliquer plus précisément le rôle dévastateur des marchés financiers, les risques de grandes dépressions liées à des krachs financiers, et la manière dont la monnaie s'est pathologisée ?

3^e question : Dans un autre registre, n'y a-t-il pas, dans votre description, évitement d'un rapport de force qui ne serait pas de l'ordre du prophétique ? Je trouve utile ce que vous dites et faites, mais cela ne me semble pas réalisable. Comme David qui affronte Goliath. Je ne crois pas que David soit actuellement une figure qui puisse efficacement œuvrer dans le rapport de force tout à fait inégalitaire dans lequel nous nous trouvons. Pour ma part, je ne suis pas marxiste, mais c'est comme s'il y avait un évitement aujourd'hui, dans toutes les stratégies politiques, de ce rapport de force qui est violent.

Intervention : J'habite à Aubervilliers en Seine-Saint-Denis. J'ai été fonctionnaire, je représente des associations de chômeurs, de précaires. Pour ma part, je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce qui vient d'être dit. Nous organisons de nombreuses manifestations avec les associations Droit au logement, Agir ensemble contre le chômage, etc., qui sont non violentes ; mais nous sommes confrontés à

la violence lorsque nous sommes face à une police violente. Vous n'avez pas abordé cet aspect des déploiements de plus en plus violents des forces de l'ordre.

P. Viveret. : Je commencerai par répondre à la troisième question. La violence des dominants est telle que l'on comprend l'idée légitime d'une violence des dominés qui neutraliserait la violence des dominants pour ensuite déboucher sur de la non-violence. Ainsi, toutes les stratégies révolutionnaires qui acceptaient des formes de lutte violente étaient persuadées, à l'instar de Marx et de Lénine, que la nature de la violence qui serait perpétrée, par exemple, par le prolétariat, serait au final infiniment plus douce que la violence des dominants. C'est pour cette raison d'ailleurs que, dans la thèse de la dictature du prolétariat, il était proposé que cette dictature soit beaucoup plus démocratique que la démocratie bourgeoise elle-même.

Toutefois, cette approche était anthropologiquement trop superficielle. Il est faux de croire que parce que les acteurs ont été dans une situation de dominés, de victimes, d'exploités, ils ne pourront pas être eux-mêmes bourreaux, dominants, exploités... C'est cet idéalisme, qui a fait que ces stratégies révolutionnaires, au lieu de déboucher sur des

régimes qui non seulement assurent la libération de l'exploitation mais aussi de toutes les autres formes de domination, ont au contraire débouché sur des systèmes qui, à certains égards, se sont révélés encore pires que ceux qu'ils combattaient. Si l'on assiste à la victoire par défaut du capitalisme que nous connaissons aujourd'hui, ce n'est pas grâce à la vertu propre à ce système, mais en raison de l'échec du communisme. On ne peut pas appréhender la révolution conservatrice anglo-saxonne si on ne la relie pas à l'échec géopolitique, économique, culturel, spirituel des stratégies de type révolutionnaire, qu'elles prennent la forme du communisme soviétique, chinois ou castriste.

Les premières victimes de la violence en sont les acteurs eux-mêmes. Dès lors que vous déclenchez une lutte violente, la violence contre l'adversaire n'est plus la seule en cause : se met également en action la modalité de destruction de votre propre humanité. Contrairement à l'hypothèse, commune à Marx et Engels, selon laquelle le prolétariat n'ayant que ses chaînes à briser, sa libération serait une libération de toute l'humanité, c'est une nouvelle forme de domination et de violence qui se met en place.

Ce refus de stratégies de violence et de conflit s'exprime d'abord dans la capacité de préservation des victimes, des dominés, des exclus eux-mêmes.